Document généré le 5 juin 2025 02:05

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le cirque de nuit

Nicolas Dickner

Numéro 58, hiver 1993

La résistance à l'écriture

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14002ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dickner, N. (1993). Le cirque de nuit. *Moebius*, (58), 41–48.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE CIRQUE DE NUIT

Nicolas Dickner

Elle écrit compulsivement, des dizaines de pages, en couvrant ligne par ligne chaque bout de papier qui tombe sous sa main d'une illisible graphie mouchopode pour systématiquement tout déchirer au fur et à mesure et expédier les débris aphones dans la poubelle la plus proche.

Ça fait deux ans qu'on habite ensemble, Karyne et moi, vu qu'on partage l'inconfortable scribouillomanie comme certains gardent en circuit fermé leur psychose claustrophilique, vu qu'on vit solidairement notre instabilité sociale commune, et vu itou qu'on partage les dépenses du même coup, et je lui ai toujours connu cette avidité dans le geste créateur. Page après page toujours le soir. Allergie congénitalement acquise, paraît-il, au reflet du soleil sur la paperasse luisante – ce qui est une image, parce que le reflet se situe beaucoup plus au niveau de ses synapses que de la mélamine de sa table de travail.

Ce soir, donc, alors que j'écume une petite broue, alors que j'écoute tranquillement les Jethro Tull en lisant des bédés, alors surtout que je savoure le calme de la soirée (parce que moi, j'écris ce que j'ai à écrire le jour), elle dévore sa rame de paperasse quotidienne en rageant contre la muse rébarbative et la déshydratation trop fréquente de sa plume.

Je finis donc ma bière en grimaçant sur le goût de fond de pichet tiédasse, je referme le dernier Génie des alpages et commence sérieusement à évoquer en mon for intérieur la possibilité de me retirer dans mes appartements afin de couronner la soirée par un roupillon souverainement réparateur. Il est minuit et quart, si le coin de mon œil déjà vaseux ne m'abuse pas. Je me traîne donc vers la salle de bains, nu-pieds et en goguette, afin d'exécuter quelques épanchements éminemment fondamentaux et de procéder aux quotidiennes ablutions vespérales (quoique le soleil soit passé par la lorgnette de Morphée depuis belle lurette!). Je procède donc.

Lorsque je ressors, sur la pointe des pieds, Karyne me déboule dessus, la tignasse embroussaillée par maintes séances d'arrachage de cheveux, la canine acérée, l'œil frénétiquement bariolé de veines en proie à ces inquiétants sursauts de turgescence aiguë, caractéristique de la démence par à-coups.

— Viens-tu? qu'elle m'expédie en arrêtant son nez à un pouce du mien.

— Où? que je fais, la voix traînarde.

— Je sors, j'm'en vais. Peux pas écrire. Vais prendre l'air, ça va m'inspirer. Vais sortir, prendre une bière. Envoye! Viens-t'en avec moi! Tu peux pas me laisser aller toute seule. Yé rendu une heure du matin. Tu te rends compte; je pourrais me faire assaillir par une horde de coquerelles albinos géantes du Mexique pendant que tu roupillonnerais ici, peinard comme une caisse de douze vide! Tu peux pas laisser faire ça! Toute manière, faut que j'sorte, tu viens, laisse-moi pas toute seule. Envoooye!

J'ai toujours été sensible à ce genre de manifestation d'existence à mi-chemin entre le rituel de séduction et la crise d'hystérie. Avec Karyne, ça m'a toujours perdu, et je sais trop bien ce qui m'attend.

— Bon, que je fais en farfouillant pour me trouver une paire de bas de laine propre, bon, je viens, j'arrive...

*

Alors on décolle dans la gadoue, les bas de jeans solidement calciumisés par les crachats des garde-bouse hivernaux, on s'en va et on suit moitié la St-Jean, moitié notre instinct. Elle connaît un petit bar qui ferme tard, et je le connais trop bien moi aussi. À cette heure-ci, c'est les emmerdements assurés, la débauche garantie, la débandade éthylique vers les quatre heures du mat' avec des promesses gommantes entre les cuisses que demain ça va être mieux et cetera ainsi va la vie.

Je le lui rappelle discrètement. Rien à faire. Ça l'exalte, la misère humaine, elle s'y frotte de tout son long pour voir s'il n'y resterait pas des traces de muse, des cernes d'inspiration mal repassée, des égouttements alphabétiques sanglotants. Des maux, quoi.

En bref, on échoue tout de même au bar en question.

*

Comme de raison, l'engueulade quotidienne inhérente à l'endroit éclate un peu après notre arrivée et le sang gicle allègrement pendant un bon quart d'heure sur le linoléum pas frais avant que quelqu'un n'intervienne avec grosse casquette, cerise et bleuet à l'appui. Après, tout est relativement calme jusqu'à la fermeture, si on accepte comme calme le ressac incessant des mauvaises haleines et yeux pochés par la cirrhose du délirium tremens et les trémoussements du foie, calmes les débordements bièreux du genre *moé aussi j'voulais être écrivain,* ou encore *la société m'a tué, mon jeune,* calmes les vomissements spasmodiques de la misère noire en habit de galeux, traînant sa soûlographie nocturne de troquets en tracas, calmes les épanchements, finalement, d'un bout de société toujours trop volumineux qui n'en peut plus d'essayer de prendre sa place en gueulant à pleine nuit. Tentatives pathétiques d'émergence à la stabilité sociale, avec aller simple pour les égouts désordonnés du chaos de tous les temps.

Sauf que, pendant ce temps-là, la Karyne cherche ses lettres perdues, renifle le fond de sa bière et semble s'user

le creux de l'humanité à trouver des trucs pour imbiber autre chose que son gosier, un bout de papier par exemple...

Finalement, quand elle estime s'être suffisamment reconvaincue que la misère humaine est effectivement ce qu'elle est et que son sens de l'indignation a assez repris du poil de la bête pour lui donner un début de réchauffement corticoscriptural, nous sortons de la baraque en laissant dernière nous deux ou trois billets, quelques boutanches pleines d'un tiède néant et une certaine conception de la chance d'appartenir à la race humaine. Petit carnage dans les convictions au cours de ruelles remontées sur le trajet de retour.

Puis, rendue sur la côte du Palais, elle s'arrête net et me dit :

— Hé! Ça me tente d'aller voir sur la terrasse Dufferin si j'y suis!

— Ah? que je fais sans trop d'enthousiasme en évaluant les ravages du noctambulisme sur mon système déjà précarisé par le houblon, le froid décapant ou l'appel du matelas, ou encore les trois à la fois, successivement et en croisé.

— Envoooye!

Je cède derechef.

*

À cette heure-ci, le vent est déjà corrosif. Mais face au fleuve, la situation devient immédiatement radicale : congélation à court terme aisément envisageable. D'ailleurs, le petit frisson précurseur d'hypothermie est déjà chose dépassée, alors que je plonge dans les torpeurs de la glaciation intégrale en songeant qu'il serait doux, parfois, d'avoir une colocataire qui se couche tôt et se lève tard et qui serait discrète et qui aurait particulièrement peu d'intérêt pour les lubies nocturnes et hivernales et peut-être même (soyons cru!) qui n'écrirait tout simplement pas, et qui... Mais, Karyne veut écrire, Karyne doit changer d'air et même si l'insensibilisation progressive de mes phalanges me fait protester avec des velléités de valiumisé contre ma propre obstination à la suivre, je sais qu'elle va peut-être

écrire, comme à son habitude, un petit bijou inimitablement rayonnant. Donc.

Toutefois, malgré toute l'amitié que j'ai pour elle et l'estime que je porte à ses écrits, j'ose protester un tantinet lorsqu'elle me propose de rester pour voir le lever du soleil, et si ce n'était pas de mon foulard, elle aurait peut-être entendu ma faiblarde objection. Mais qui ne dit mot consent et, prenant sans nul doute mon trompeur silence d'enguirlandé pour l'assentiment de celui-qui-comprend-la-passion-de-sa-sœur-de-lettre, elle se replonge dans ses pensées d'alphabets virevoltants et moi dans ma vaine lutte contre une immobilisation de plus en plus irréversible. Dieu merci, vers cinq heures, alors que j'avais lentement entamé une patiente giration ayant pour visée de m'orienter plus facilement lorsqu'il serait temps de repartir à la course pour notre cher appart, Karyne décrète que malgré le peu de collaboration de la part du soleil, il est temps de revirer de bord et de réintégrer notre chez-nous. Joie.

*

En remontant de nouveau la rue St-Jean, elle me pointe un petit resto déjà ouvert :

— On va prendre un café?

Ma quête de chaleur étant plus essentielle que mon besoin de ronflette, j'acquiesce en vérifiant au son qu'il me reste un peu de monnaie.

Assis devant une tasse de caféine dangereusement fumante, nous respirons enfin, étant donné que la glace commence à fondre, ce qui dégage providentiellement nos fosses nasales. Karyne, silencieuse, observe bizarrement un trou de néant qui se situe un peu au-dessus de ma tête, vers la gauche. Puis, soudainement, elle retourne son napperon de papier et, se munissant de sa sempiternelle plume fontaine, elle commence à scribouiller à une vitesse folle, avidement, en contournant hâtivement les cernes de café, ébauchant peut-être une mirifique histoire de fleuve et de soleil en retard, ou encore un pamphlet lapidaire et vitrioli-

quement hurleur à l'intention du gouvernement, ou encore...

— Unautrenapperonvite!

Sa graphie dévorante est à la veille de raser le bas de son canevas de resto cheap et je sais qu'il vaut mieux obtempérer si je ne veux pas voir s'éteindre le déclic scriptural qui la pousse à investir la page blanche. Je cours donc voir la serveuse et lui demande, quitte à essuyer l'habituel regard inquisiteur et psychophobe, une pile de napperons. J'essuie, donc, et je file livrer à la passion débordante, délirante, dévorante de Karyne la fibre publicitaire des napperons faussement immaculés. Elle en attrape un au passage et repart de plus belle dans son odyssée d'encre étriquée.

Moi, assis en face du phénomène auquel je n'arriverai jamais à croire malgré son indéracinable quotidienneté, je m'accote, mi-fasciné, mi-assommé, et je ferme les yeux en me laissant bercer par les piochages convulsifs de la pointe de sa plume sur la table de faux marbre. Qu'est-ce qui peut bien lui passer dans la tête, à la Karyne, pour qu'elle puisse entretenir à ce point-là l'impétuosité ravageuse de sa muse capricieuse? Qu'est-ce qui lui ronge le caisson lorsqu'elle se force à courir les rues mal famées par moins quarante? Quels sont les pays de sa tête dont l'accès lui est si furieusement souvent refusé pour qu'elle en fasse une pareille maladie à chaque fois?

Je songe à sa tête et à ce qui se trame dedans, et la mienne finit immanquablement par perdre les pédales et décrocher...

Alors, par désœuvrement, pour combler le trou, la nuit, comme un étrange rêve tourmenté, comme une histoire abusivement invraisemblable, repasse en dédoublement accéléré dans ma tête de gruyère fuyante et tourbillonne dans les brumes matinales du sommeil, dans la promesse, usée à force d'être tant attendue, de m'oublier moi-même dans quelques instants et de retourner me claustrer dans mon propre vide.

Je me creuse moi-même, me télescope dans les brumes de mon crâne et je descends vers le sommeil dans un glissement sans tourments.

Mais alors que je plonge de plus en plus inexorablement (me semble-t-il) vers le repos aguicheur, il se trouve encore une chose, comme une écharde dans ma volonté, qui m'empêche de dormir : l'idée, obsédante, occultant tout mon courage, que la balade d'inspiration nocturne va se répéter demain soir, puis après-demain soir, avec toute la pérennité des rituels de la passion, que les promenades vont se reperpétuer jusqu'à l'infini, jusqu'au bout de la quête d'inspiration de Karyne, toutes les nuits, jamais de congé, comme ça se passe maintenant depuis deux longues années...